

ÉLOGE DU PAVÉ

Est-ce à cause du truquage de toutes les valeurs par le discours du pouvoir ? Les « grands » sujets sont devenus dérisoires. Comment donc écrire encore un roman de 600 pages ?

Tout livre cherche ce qui n'existe pas, un décor, une histoire, un personnage, ses origines sans fondement, sa fin introuvable ; ce simulacre joué avec le plus grande sincérité – la sincérité perverse propre à l'écrivain – permet qu'à la fin, rien n'a été trouvé certes, mais un livre se trouve là, pris entre deux fins provisoires : la sienne et celle du livre qui le précède. Dire d'un livre qu'il a 600 pages, c'est dire qu'il commence à la page 1 et finit à la page 600, évidence et cependant absurdité ; le livre a de toute façon commencé bien avant, tellement avant qu'il est impossible de savoir et de dire quand, et il ne finira de toute façon pas, étant à chaque moment et de page en page sa propre fin jamais atteinte. Tout de même, les gros livres diffèrent des petits généralement en ceci : ils révèlent chez leur auteur une sorte de générosité supplémentaire, générosité qui, si elle tourne mal, peut prendre les allures du relâchement et de la logorrhée ; à l'inverse, le livre petit révèle une économie qui, elle aussi, a ses maladies : impuissance ou mesquinerie.

La générosité, toutefois, n'est pas plus une « valeur » littéraire que son contraire serait un défaut ; seulement, cette générosité-là se double nécessairement d'un risque : ah ! poètes, petits cachotiers du blanc, noircissez donc 600 pages et on verra ce qu'on verra, c'est-à-dire qui vous êtes ? Ceci pour dire que 600 pages, cela impressionne en tant que pavé, mais que c'est aussi pavé dans le mare, et d'abord dans celle de l'auteur, car il n'y a aucune chance d'échapper au soulèvement qui s'ensuit. Donc, 600 pages, et format soleil et bien tassées, cela égale au moins 600 occasions de passer pour un con, danger que l'on court tout de même un peu moins dans les plaquettes ! Mais l'éloge du pavé étant ainsi prononcé, de quoi s'agit-il ?

À défaut de « grand » sujet, Jean Demélier a choisi son petit Graal à lui, ce sera Jonas, qui doit se trouver encore quelque part puisque la baleine l'a recraché. Chérubin et Nhiburec sont deux jumeaux de seize ans, l'un beau comme le jour et l'autre beau comme la nuit, « aussi attendris et émerveillés, attentifs et amoureux l'un que l'autre l'un de l'autre ». Ils ont été condamnés au bannissement à vie de tout le territoire français exception faite de Poitiers. C'est donc à Poitiers qu'ils cherchent Jonas puisque rien n'indique où il se trouve, autant le chercher là. De chapitre en chapitre, et sans cesser leurs cajoleries mutuellement données et reçues au grand scandale du poitevin moyen, nos deux jumeaux écument la ville en tous ses lieux dits, des Escaliers du Diable à l'abbaye Sainte-Croix en passant par les Bains municipaux, l'impasse de la Trinité, le collège, le gymnase, le musée, la gendarmerie, la banque, les halles, le cimetière, le couvent, l'usine à gaz, etc., chaque chapitre se terminant à peu de choses près par le même constat : « Encore une gloire et pas de Jonas. »

Un livre à la fois extrêmement « lâché » et extrêmement structuré, au point même que l'on se demande si l'essentiel ne se joue pas à l'intérieur de cette contradiction, et si la force verbale n'est pas liée à la perpétuelle relance de sa tension. « La dialectique est l'étude de la contradiction dans l'essence même des choses », dit Lénine. La dialectique de Jean Demélier n'est pas étude mais mise en scène, et soigneusement réglée. Il y a cinquante-cinq chapitres, et si chacun décrit rituellement une action différente, chacun la développe sur un modèle unique, même si les diverses composantes en sont inversées ou redistribuées. Ces composantes sont burlesques : jeux de mots, chansonnettes, jet de sandales, ponctuation de pets, etc., et elles ne cessent de faire glisser discours, descriptions, dialogues vers leur propre contradiction — laquelle ne saurait être que leur négation : leur rien. Il

s'ensuit un jeu « innommable » entre ce burlesque, qui va et vient imperturbablement, et la répétition qui, inlassablement, reprend son cercle et n'en varie le parcours que pour le préciser et insister sur l'incapacité où elle est – où nous sommes – d'en sortir. C'est toujours pareil et jamais pareil, mais à la fin c'est quand même pareil. Et cela se développe dérisoirement, épiquement, avec une espèce d'ironie déclamatoire qui rappelle à la fois Rabelais, Jarry et les jeux des Simplistes — une ironie qui n'en finit pas de faire sous elle pour chier le sérieux que, malgré soi et malgré tout, elle véhicule.

Une formidable accumulation de « morceaux de bravoure », qui se télescopent l'un l'autre, s'attaquant tour à tour à tous les sujets de conversation, de réflexion, de dissertation et de mécontentement. C'est presque une encyclopédie que ce livre, encyclopédie de la bêtise, de l'astuce, du savoir-vivre de son manque et de sa négation, du calembour stupide et de son utilité pour se tirer d'un mauvais pas, des préoccupations majeures de l'avant-garde littéraire, art des caresses intimes, manuel de permutation circulaire, désarroi, rire grinçant, un monde, plus exactement un théâtre, où il s'agit de tenir le plus longtemps possible le devant de la scène avant que ne retombe le rideau, la farce terminée.

Le chapitre vingt-huitième, et central, qu'encadrent et soulignent deux feuillets noirs, est consacré au « Coiffeur d'Âme » ; il a cinquante-cinq ans, écrit un roman et figure assez bien l'archétype de l'auteur. Il loge, la précision n'est pas inutile, dans une tourelle d'ivoire posée sur un tas de fumier frais. « Pah !, dit-il dans un fantastique monologue-dialogue, le monde est son contraire, messieurs. » Puis ayant avalé une boussole : « ... Pah ! entre un Rien qui ne fut jamais et un Tout qui jamais ne sera, quelque chose de cru brille et flotte un instant dans le nulle-part vif de la conscience. Pah ! la vie se vit tout de suite. Il est dur de le supporter. Il est pire de tenter de le nier... » Cela se cite mal. Il n'y a pas de sentences, ou bien elles ne sont sentences que pour cracher leur sens. Cela se secoue de partout, cela se rit, se pète, s'encule, se jouit dans une espèce de gros rire qui flotte au-dessus du désastre et en marque le centre – étrange fleur d'anus dans le calice de laquelle tout s'enfonce.

On continuera bien sûr d'écrire des livres, tous continuent déjà, c'est à peine s'ils ont levé la tête ; je nous souhaite à tous de prendre à la figure quelques éclaboussures de ce pavé dans la mare littérature, les occasions ne sont pas si fréquentes d'essuyer ses lunettes.

Jean Frémon & Bernard Noël